

La radicalisation religieuse « djihadiste » est un phénomène complexe dont les ressorts sont multiples. Comment analyser ce basculement ? Comment mieux le comprendre pour tenter de le prévenir ?

Environ 18 500 signalements d'individus radicalisés figurent dans le fichier des signalements pour la prévention de la radicalisation à caractère terroriste (FSPRT). Début août, le ministre de l'Intérieur Gérard Collomb **dévoilait ce chiffre** après une attaque contre des militaires à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine). *Le Figaro* précise que parmi les signalements de ce fichier national, créé en mars 2015, 26% concernent des femmes radicalisées, 16% des mineurs et 34% des convertis.

Dans un [Avis sur la prévention de la radicalisation](#) publié en mai 2017, la Commission nationale consultative des droits de l'Homme (CNCDH) précisait que la majorité de ces personnes fichées ne présentent pas de danger pour la sûreté de l'État : 3 000 à 4 000 (soit 16 à 21%), sont considérées comme dangereuses et suivies de façon spécifique.

Si ces chiffres donnent le vertige, il faut tout de même les mettre en perspective. En fonction des enquêtes, on compte entre 3 et 5 millions de musulmans en France (estimation basse : Institut Montaigne en 2016, estimation haute : projections à partir de l'enquête Trajectoire et Origines en 2008). Ces 18 500 radicalisés, s'ils se réclament tous de l'islam, représentent donc entre 0,6 et 0,4% de ces croyants. Plus de 99% des musulmans ne sont pas radicalisés ou signalés comme tels.

Qu'est-ce que la radicalisation ?

La radicalisation est définie dans le fichier des signalements comme un processus qui mène de l'adhésion à des idées à une action violente. Cette définition est assez similaire à celle établie en 2014 par le sociologue Farhad Khosrokhavar qui analyse ce phénomène comme la conjonction entre une idéologie extrémiste et l'adoption d'une forme d'action violente. La radicalisation ne

conduit pas systématiquement au terrorisme. Le fondamentalisme, la lecture littérale des textes religieux, peut participer à ce processus comme il peut paradoxalement constituer une barrière à la radicalisation. Des groupes comme les salafistes quiétistes ont une pratique religieuse ultra-conservatrice mais sont totalement opposés aux actions violentes par exemple.

Le sociologue Raphaël Liogier développe une analyse du même type dans une tribune publiée dans *Le Monde* du 17 octobre : « *Il faut être clairs sur la nature de la menace. Depuis le milieu des années 2000 se développent deux types de groupes. D'un côté des musulmans ultra-radicaux dans leur manière de vivre mais dépolitisés et donc très peu islamistes. On les appelle les salafistes, mais on devrait plutôt les appeler néosalafistes. D'un autre côté, des individus en déshérence, ne pratiquant pas ou peu la religion, mais justifiant leurs conduites antisociales par l'islam. [...] Seuls les seconds représentent une menace djihadiste objective* ». Raphaël Liogier estime d'ailleurs que « *le terme de radicalisation est trompeur parce qu'il n'y a pas de continuité entre l'intensification de la piété et le désir de djihad. Le désir de djihad est premier et se justifie ensuite par des signes de piété et des logiques politiques* ». Cette analyse est contestée par d'autres spécialistes (voir page 8).

Quelles sont les différentes formes de radicalisation ?

Mathieu Guidère, linguiste, agrégé d'arabe, directeur du département d'études arabes à Paris VIII et co-fondateur du Radicalization Watch Project* qu'il a dirigé de 2005 à 2007, décrit trois formes de radicalisation.

Radicalisation verbale : Elle s'exprime souvent lorsqu'un croyant traite un coreligionnaire de mécréant. « *Il y a différents degrés depuis le fait de dire "tu n'es pas un bon musulman" jusqu'à utiliser le terme de "mécréant". La forme ultime de cette radicalisation verbale s'incarne dans le courant idéologique takfiriste. Takfir veut dire "excommunier". Ce courant est né dans les*

années 1950 en Égypte sous l'impulsion de Sayyid Qutb, pendu par Nasser en 1966. Les takfiristes procèdent à des excommunications en disant à d'autres croyants musulmans qu'ils sont des mécréants. Cette action est, normalement, du ressort des autorités religieuses, dans ce cas précis n'importe quel musulman peut excommunier n'importe quel autre. Derrière l'insulte de mécréant, on trouve donc le courant idéologique takfiriste ».

Radicalisation comportementale. À l'échelle individuelle, la personne radicalisée change de comportement ou d'apparence : « *Tout est codifié : les vêtements, la nourriture, les boissons, les lieux que l'on peut fréquenter ou pas, les relations qu'on peut avoir ou pas avec les autres. Les signes sont assez précis, ils concernent autant les hommes que les femmes, mais il faut les connaître et savoir les décrypter* », indique Mathieu Guidère. Cette forme de radicalisation passe à un niveau supérieur lorsque le radicalisé commence à vouloir que les autres lui ressemblent et à les harceler, voire à les agresser physiquement s'ils ne respectent pas ses codes vestimentaires, s'ils ne prient pas ou ne jeûnent pas.

Dans ces deux cas, la radicalisation n'est pas forcément consciente souligne Mathieu Guidère : « *La personne est parfois sous l'influence de son environnement, de la télévision, de prêches ou de choses qu'elle a lu sur Internet* ».

Radicalisation idéologique : « *Celle-là est généralement consciente. Elle correspond souvent à des phénomènes de conversion ou s'opère par le basculement d'un courant idéologique ou théologico-politique à un autre* ». Mathieu Guidère donne l'exemple d'un chrétien catholique dont les parents sont peu pratiquants et qui déciderait de devenir **Témoin de Jéhovah** après avoir rencontré un adepte de ce mouvement. « *Le radicalisé considère que le courant auquel il appartient est la seule forme valable, la seule vraie façon de croire et de pratiquer sa religion. Il ne reconnaît pas les autres courants et les considère comme hérétiques* ».

➔ Lire la suite en page 7

Pour ce spécialiste, il existe des parcours assez typiques de radicalisation « djihadiste ». Il décrit que ces radicalisés commencent généralement par pratiquer un « islam traditionnel, souvent maghrébin sunnite malékite, pour lequel il n'y a pas de signe de radicalité, ni de voile particulier ». Ils changent ensuite de courant doctrinal pour adopter le salafisme ou adhérer au *tabligh*, un courant prédicateur assez prosélyte originaire d'Inde et du Pakistan. Parfois, ce choix se porte sur le courant rigoriste missionnaire et prédicateur *wahhabite*, originaire d'Arabie saoudite. D'autres deviennent « *califatistes* », partisans d'un califat. Il peut s'agir de nostalgiques de l'Empire Ottoman tombé en 1923, comme de partisans du « califat » instauré par Daech. Le chemin de pensée des radicalisés peut ensuite les conduire à devenir *djihadistes*, c'est-à-dire à considérer que l'objectif de la vie du croyant est de faire le *djihad* et de mener des actions violentes. Tous les radicalisés ne deviennent pas terroristes. En revanche, Mathieu Guidère souligne que les radicalisés verbaux peuvent être dangereux à moyen et long terme « parce qu'ils viennent instiller petit à petit dans l'environnement dans lequel ils sont, dans la communauté, dans la société, des éléments de langage qui relèvent de la radicalisation verbale mais qui ne sont ni détectés ni contrés ».

Le basculement peut être très rapide « parce que le temps de la foi et de la radicalité n'a rien à voir avec le temps terrestre. Le croyant travaille sur le jugement dernier qui viendra à l'heure de sa mort. Cette temporalité transcendante, qui inclut la peur de l'enfer, peut exercer une pression sur une personne radicalisée : comme elle a peur de l'enfer et de mourir prochainement, elle fait tout ce qu'elle peut pour se mettre rapidement en conformité avec ce qu'elle croit être la seule forme valable de sa religion ».

*Le Radicalization Watch Project est un programme de veille sur la radicalisation, mis en place à partir de 2004 au Laboratoire d'analyse de l'information stratégique et de veille technologique à l'école militaire Saint-Cyr Coëtquidan. Ce programme visait à suivre les groupes radicaux et leur propagande pour comprendre l'idéologie et la psychologie des terroristes.

Comment lutter contre ce phénomène ?

« Tout dépend du diagnostic », indique Mathieu Guidère. Un diagnostic d'autant plus difficile à établir que les radicalisations verbales et idéologiques sont quasiment invisibles : « Il faut vraiment bien connaître les différents dialectes pour repérer leurs éléments de langage », indique Mathieu Guidère. « Seule la radicalisation comportementale est visible. Et encore, certains utilisent ce qu'on appelle la technique de la dissimulation, la *taqiyya* en arabe. Dans ce cas, le radicalisé fait semblant de ne pas l'être ». Lutter contre la radicalisation verbale implique un travail d'éducation sur le long terme, tout comme la lutte contre la radicalisation idéologique qui implique un travail intellectuel de longue haleine pour produire des contre-discours. Sur le court terme, « l'urgence, c'est la connaissance du terrain, pouvoir faire un état des lieux, une cartographie de la radicalisation en France, de ses tendances et de ses acteurs, mais aussi d'empêcher certains de passer à l'acte. Cela suppose un bon réseau de renseignement », indique Mathieu Guidère.

Dans les actuels dispositifs de « déradicalisation », le spécialiste relève trois méthodes de travail.

- L'approche doctrinale – ou désendoctrinement : elle vise à comprendre la psychologie des radicalisés pour lutter contre leurs idées.
- L'approche comportementale, qui permet notamment de détecter des signaux de radicalisation communs à des idéologies différentes.
- L'approche mixte : elle prend en compte les deux précédentes et tente de comprendre quels éléments religieux justifient certains comportements pour mieux travailler sur ces points précis.

Mathieu Guidère ajoute qu'une sensibilisation à la géopolitique du monde musulman permettrait aussi de lutter contre la radicalisation en évitant d'importer des conflits : « Aujourd'hui, il existe des luttes intestines internes à l'islam. Je vais même plus loin : le monde musulman est en guerre de religion. Il existe un conflit entre les sunnites et les chiites*, mais aussi des rivalités à l'intérieur d'un même courant. Le problème entre l'Arabie saoudite et le Qatar illustre bien l'opposition entre les courants sunnites salafite et Frères musulmans** par exemple. L'Arabie saoudite demande au Qatar d'expulser les cadres Frères musulmans et de réduire ses liens avec l'Iran. Le Qatar est le seul pays sunnite de la région à entretenir des liens avec ce pays [NDLR : Le Qatar et l'Iran partagent un champ gazier au milieu de la mer du Golfe persique]. En lui demandant de rompre avec l'Iran et les Frères musulmans, l'Arabie saoudite demande au Qatar d'éliminer deux courants religieux concurrents ».

Le spécialiste fait un parallèle entre ces luttes internes et les affrontements entre catholiques et protestants au XVI^e siècle. Cette analyse est développée dans son dernier ouvrage, *La guerre des islamismes* (Folio, 2017). « Si tout le monde était conscient des luttes internes à l'islam, et connaissait un peu les différents courants, il serait plus facile de lutter contre la radicalisation. Par exemple, une jeune fille qui change de voile a, en fait, changé de doctrine, mais elle n'en est pas forcément consciente et elle ne sait pas forcément à quel courant de l'islam se réfère son voile. Idem pour un garçon qui porte le seroual [pantalon large et flottant en usage dans le sud du Maghreb] ou la barbe taillée de telle ou telle façon. Connaître les différents courants religieux permettrait aux personnes de pouvoir se situer et parfois de se rendre compte lorsqu'elles sont en train de se radicaliser ».

*Sunnite/Chiite : quelle différence ?

Chi'at Ali signifie littéralement « le parti d'Ali ». Les chiites sont donc ceux qui ont le parti d'Ali, gendre du Prophète, lors du conflit de succession qui a divisé la communauté musulmane après la mort de Mahomet (632). Les sunnites étaient partisans d'un système électif parmi les compagnons du Prophète. Aujourd'hui, environ 85% des musulmans sont sunnites. Les chiites sont majoritaires en Iran, en Irak, au Bahreïn et au sud du Liban. On compte aussi d'importantes minorités chiites au Yémen, en Syrie, en Arabie saoudite et en Turquie.

**Frères musulmans : Il s'agit d'une

organisation égyptienne, fondée en 1928 soit cinq ans après la chute de l'Empire Ottoman (1923), sous l'impulsion du religieux Hassan Al-Banna. À l'époque, l'Égypte est sous domination britannique et les Frères musulmans s'appuient sur l'islam pour prendre le pouvoir. En 1949, le fondateur du mouvement est assassiné, certains membres de la confrérie prennent les armes et choisissent la violence politique. Le mouvement est interdit en 1954 et sera durement réprimé jusqu'en 1984.

— Lire la suite en page 8

MINI-DOSSIER

● ○ ● RADICALISATION (3/3)

Quels sont les différents mécanismes de la radicalisation ?

Les principaux analystes de ce phénomène développent différentes théories :

● **Gilles Kepel** : pour ce politologue spécialiste du monde arabe, professeur à Sciences Po et à l'École normale supérieure, les discours salafistes constituent l'arrière-plan culturel des terroristes djihadistes. Ces lectures intégristes touchent les jeunes désœuvrés ou faciles à manipuler par le biais d'Internet ou de prêches tenus dans des mosquées radicalisées.

● **Olivier Roy** : pour ce philosophe, spécialiste au départ de l'Afghanistan et du monde iranien, le djihadisme est avant tout une révolte nihiliste. Elle ne prend les couleurs de la religion que par opportunisme : « *Il ne s'agit pas de la radicalisation de l'islam, mais de l'islamisation de la radicalité* », martèle ce professeur à l'Institut universitaire européen de Florence (Italie). Il ne place donc pas la religion au cœur du processus de radicalisation.

● **François Burgat** : cet islamologue, directeur de recherches au CNRS à Aix-en-Provence, analyse que l'islamisme contemporain est directement lié aux effets du colonialisme. Le djihadisme s'appuierait donc sur une vision anti-impérialiste, très critique des interventions occidentales au Proche et au Moyen-Orient.

● **Fethi Benslama** : ce psychanalyste se penche sur les causes psychologiques de la radicalisation. Selon cet expert, le terrorisme djihadiste séduit pour diverses raisons : il donne une impression de toute-puissance à des jeunes sans perspectives ; il offre une possibilité de rédemption rapide après des années de « péché » ; il constitue une forme de purification par rapport à la décadence de l'Occident laïque.

D'autre part, des acteurs de terrain, comme **Dounia Bouzar**, présidente du CPDSI (Centre de Prévention contre les Dérives Sectaires liées à l'Islam), ont assez tôt pointé l'embrigadement de jeunes issus de tous les milieux et tous les niveaux d'éducation par des recruteurs de Daech. Si ses travaux et l'efficacité des méthodes de désembrigadement sont désormais controversés, ils ont longtemps été pionniers et soutenus financièrement par le gouvernement.

Chacune de ces analyses est cohérente avec une partie du discours des djihadistes, soulignent les chercheurs Bilel Ainine et Xavier Crettiez. Ces spécialistes ont interrogé des dizaines de radicalisés emprisonnés et retranscrit leurs entretiens dans l'ouvrage *Soldats de Dieu, Paroles de djihadistes incarcérés* (Fondation Jean Jaurès-L'Aube, 2017) [Voir la rubrique *Idées reçues* page 9].

On retrouve aussi certains de ces éléments dans le récit de Laura Passoni, repentie belge partie en Syrie en 2014 et revenue quelques mois plus tard. Elle explique en détail et avec des mots simples sa volonté d'être pure, de se laver de ses péchés, de chercher un moyen d'offrir une place au paradis avec elle à ses parents non-musulmans, sa terreur de l'Enfer. Elle a coécrit un livre avec le professeur de religion islamique Hicham Abdel Gawad qui commente les mythes et éléments « religieux » mobilisés par les recruteurs de Daech. Pour lutter contre la radicalisation des jeunes, Hicham Abdel Gawad appelle d'une part à une lecture contextualisée du Coran (un texte écrit au VIIe siècle en Arabie), et d'autre part à introduire de la complexité dans le système de pensée des jeunes en les interrogeant sur leurs conceptions. Cet ouvrage accessible permet notamment de bien comprendre certaines références théologiques mobilisés très fréquemment par les djihadistes, mais aussi la différence entre le Coran et les *hadiths* - paroles et gestes du Prophète rapportés par ses proches, écrits autour du IXe siècle, et donc dans un contexte tout à fait différent.

Pour aller plus loin :

● [Une vaste enquête sur la radicalité chez les lycéens](#), Le Journal du CNRS

● [Qu'est-ce que la radicalisation ? Résumé du livre de Farhad Khosrokhavar, Religioscope](#)

● [Recherches sur les radicalisations, les formes de violence qui en résultent et la manière dont les sociétés les préviennent et s'en protègent, Rapport pour le Secrétaire d'État chargé de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche](#), mars 2016

● [La propagande djihadiste : petit lexique des détournements de sens de Daech](#), Slate.

● [La radicalisation violente](#), Cahiers de la sécurité et de la justice N°30 - Décembre 2014

● [La Guerre des islamismes](#), Mathieu Guidère, Folio, 2017

● [Soldats de Dieu, Paroles de djihadistes incarcérés](#), Bilel Ainine et Xavier Crettiez, Fondation Jean Jaurès-L'Aube, 2017

● [Comment réagir face à une personne radicalisée ?](#) Laura Passoni et Hicham Abdel Gawad, La Boîte à Pandore, 2017